

BULLETIN

DE

LA CLASSE HISTORICO - PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

St.-Petersbourg.

PAR SON SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

TOME TROISIÈME.



St.-Petersbourg

chez W. Eggers et Comp.

Leipzig

chez Leopold Voss.

(Prix du volume 2 roubles arg. pour la Russie, 2 écus de Pr. pour l'étranger.)

1846.

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

T A B L E D E S M A T I È R E S .

(Les chiffres indiquent les numéros du journal.)

I.

M É M O I R E S .

BROSSET. Examen critique des annales géorgiennes, pour les temps modernes, au moyen des documents russes. Continuation. IIIe partie. Règne de Michaïl Féodorovitch. 4. 5. 6. 7. 11. IVe partie. Règne d'Alexis Michailovitch. 12 et 13.

II.

N O T E S .

KOEPFEN. Ueber die Dichtigkeit der Bevölkerung des Europäischen Russlands. 1 et 2.

KUNIK. Der Raubzug und die Bekehrung eines Russenfürsten, nach der Biographie des Bischofs Georg von Amastris. 3.

BOEHLINGK. Bemerkungen zur zweiten Ausgabe von Franz Bopp's Kritischer Grammatik der Sanskrita-Sprache in kürzester Fassung. Berlin 1845. 8. 9. 10.

MURALT. Beschreibung von Handschriften des Gregorius von Nazianz, Glykas, Aristoteles und

seiner Erklärer nebst Notizen aus der spätgriechischen Literatur. 11.

BOEHLINGK. Ueber eine tibetische Uebersetzung des Amara-Kosha im asiatischen Museum der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. 14.

KOEPFEN. Die Bewohner Kur- und Livlands im Allgemeinen und die Liven insbesondere. 17.

HILLNER. Die Liven an der Nordküste von Kurland. 17.

POGODINE. L'histoire russe et l'histoire de l'Europe occidentale, comparées sous le point de vue de leur origine. 18.

BROSSET. Notice historique sur les trois dernières années du règne de Wakhtang VI et sur son arrivée en Russie, d'après des documents authentiques. 21. 22. 23. 24.

KOEPFEN. Die Bewohner Estlands. 21. 22.

MURALT. Bruchstück einer Handschrift des Chrysostomus aus dem 10ten oder 11ten und Papyrus-Fragment einer Homilie aus dem 4ten Jahrhundert. 21. 22.

III.

M U S É E S.

- DORN. Rapports sur quelques nouvelles acquisitions du Musée asiatique. 12. 13. 14.
- FRAEHN. Ueber einige dem Asiatischen Museum von Herrn Dr. Hansen zum Geschenk dargebrachte Münzen. 15. 16.
- FRAEHN. Verzeichniss der von Herrn Dr. Köhne der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften für das Asiatische Museum verehrten Münzen. 15. 16.
- FRAEHN. Ueber einen kleinen Beitrag zur numismatischen Abtheilung des Asiatischen Museums. 17.

IV.

V O Y A G E S.

- Rapports de M. Castrén. 8. 9. 10. 12. 13. 15. 16. 17. 17. 19. 20.

V.

BULLETIN DES SÉANCES.

- Séance du 27 juin (9 juillet) 1845. 4.
- Séance du 8 (20) août 1845. 11,
- Séances du 12 (24) septembre et du 3 (15) octobre 1845. 8. 9. 10.

Séance du 17 (29) octobre 1845. 11.

Séances du 31 octobre (12) novembre et 14 (26) novembre 1845. 12. 13.

Séances du 5 (17) et 19 (31) décembre 1845 et du 16 (28) janvier et 30 janvier (11 février) 1846. 15. 16.

Séance du 13 (25) février 1846. 18.

Séances du 27 février (11 mars, 13 (25) mars, 27 mars (8 avril), 24 avril (6 mai), 8 (20) mai, 22 mai (3 juin), 5 (17) juin et 19 juin (1 juillet) 1846. 23. 24.

VI.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

No. 11.

VII.

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

No. 4.

VIII.

S U P P L É M E N T.

Fuss. Compte rendu de 1845.



DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Petersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 3, et chez VV. GRAEFF, héritiers; libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect No. 1. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les provinces, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'étranger.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 8, *L'histoire russe et celle de l'Europe occidentale, comparées sous le point de vue de leur origine.* POGODINE. BULLETIN DES SÉANCES.

NOTES.

8. L'HISTOIRE RUSSE ET L'HISTOIRE DE L'EUROPE OCCIDENTALE, COMPARÉES SOUS LE POINT DE VUE DE LEUR ORIGINE, par M. POGODINE. (Lu le 7 août 1846.)

Les états de l'Europe occidentale doivent leur origine à la conquête, qui a déterminé toute la marche de leur histoire jusqu'à nos jours.

« Presque tous les peuples de l'Europe, dit Augustin Thierry, ont dans leur existence actuelle quelque chose qui dérive des conquêtes du moyen âge... Les classes supérieures et inférieures qui aujourd'hui s'observent avec défiance ou luttent ensemble pour des systèmes d'idées et de gouvernement, ne sont autres, dans plusieurs pays, que les peuples conquérants et les peuples asservis d'une époque antérieure. La race des envahisseurs est restée une classe privilégiée dès qu'elle a cessé d'être une nation à part. Elle a formé une noblesse guerrière, qui, se recrutant, pour ne pas s'éteindre, de tout ce

qu'il y avait d'ambitieux, d'aventuriers, a dominé sur la masse laborieuse et paisible tant qu'a duré le gouvernement militaire dérivant de la conquête. La race envahie, dépouillée de la propriété du sol, du commandement et de la liberté, a formé comme une société séparée, à côté de l'association militaire des conquérants. Soit qu'elle ait conservé, dans les murailles de ses villes, les restes de la civilisation romaine, soit qu'à l'aide de la faible part qu'elle en avait reçue, elle ait recommencé une civilisation nouvelle, cette classe s'est relevée, à mesure que s'est affaiblie l'organisation féodale de la noblesse issue des anciens conquérants, ou par descendance naturelle, ou par filiation politique. »

C'est ainsi que les Français et les Anglais envisagent l'histoire de leurs pays: et ils ont parfaitement raison.

Voici en résumé l'histoire des états de l'Occident.

Une race est envahie par une autre (les Gaulois par les Francs, les Bretons par les Normands, les Espagnols par les Visigoths, les Italiens par les Lombards, etc.). Les nouveaux-venus subjuguent les indigènes et s'établissent parmi eux. Le chef conquérant partage le pays avec ses compagnons qui, retirés dans des châteaux forts, deviennent seigneurs, oppriment le peuple, le sé-

parent du souverain et vivent aux dépens de la race vaincue. Une haine implacable s'élève entre les deux races, et cette haine devient d'autant plus violente qu'elle est obligée de se contenir plus long-temps. Cependant un petit nombre d'habitants cachés dans les villes, parviennent, après bien des siècles, après bien des efforts et des sacrifices inutiles, à s'affranchir peu à peu de l'influence féodale et à conquérir leur indépendance avec l'aide des rois qui souffraient aussi de la féodalité. Dans les villes se forme un tiers-état, et à la cour une aristocratie formée de seigneurs féodaux qui sortent de leurs châteaux forts, s'emparent de tous les privilèges et commencent à opprimer le peuple sous une autre forme. Le tiers-état, après s'être long-temps tenu sur la défensive, prend l'offensive et tend à se mettre peu à peu au niveau de l'aristocratie privilégiée. Celle-ci tient ferme, et la lutte des deux partis se termine par la révolution qui a été caractérisée par Napoléon en ces quelques mots: «Les Gaulois ont secoué le joug des Francs.»

De nos jours, les classes inférieures viennent à la suite des moyennes paraître sur la scène; et de même que, pendant la révolution, le tiers-état a lutté avec la noblesse, de même aujourd'hui les basses classes se préparent en Occident à lutter en même temps avec le tiers-état et les classes supérieures. Nous voyons déjà les avant-coureurs de cette lutte: les St.-Simonien, les Socialistes, les Communistes répondent aux Encyclopédistes qui ont joué le prologue de la révolution française. Malheur aux classes moyennes si elles ne se ravisent à temps et ne se décident à faire des concessions. Elles ont à résoudre un problème analogue à celui qui était proposé aux notables en 1789: ceux-ci n'ont pas compris leur situation et ont attiré sur leur patrie une masse de malheurs. Il paraît que nos illustres contemporains commettent la même faute, s'il faut en juger, par exemple, par les pétitions des fabricants de Manchester et par les discours de Graham et de Peel. On refuse avec opiniâtreté une heure sur douze pour le soulagement des ouvriers; on pèse froidement, avec des balances d'apothicaire, la sueur et le sang de ces malheureux, et on se flatte de l'orgueilleux espoir de rompre le noeud gordien qui ne fait que se resserrer plus étroitement en Europe.

Tous ces événements passés, présents et futurs ont entre eux un rapport intime, forment une chaîne unique, et tirent en quelque sorte leur origine de la conquête, c'est à dire du principe des états occidentaux.

Conquête, partage, féodalité, villes avec un tiers-état, haine, lutte, affranchissement des villes — voilà la première tragédie de la trilogie européenne.

Mônarchie, aristocratie, lutte du tiers-état, révolution — seconde tragédie.

Charte, lutte des classes inférieures — le reste est dans la main de Dieu.

Les histoires des états occidentaux, je le répète, présentent les mêmes phénomènes, sauf quelques différences déterminées par la quantité, la qualité, la proportion etc. des ingrédients primitifs.*)

Passons maintenant à l'histoire russe, et voyons si elle présente les phénomènes qui caractérisent les histoires de l'Occident. Du premier coup d'oeil, nous remarquons qu'elle n'en présente pas un seul, au moins sous le même aspect. Chez nous, point de partage, point de féodalité, point de villes d'asile, point de tiers-état; point d'esclavage, point d'orgueil, point de lutte. D'où vient cette différence?

Les phénomènes occidentaux, comme nous l'avons vu, sont étroitement liés à leur principe d'où ils découlent immédiatement: de même aussi nos phénomènes historiques doivent se trouver dans un rapport intime avec leur principe. Si les conséquences sont différentes, les principes seront différents aussi.

En effet, notre chronique nous dit positivement que l'état russe a commencé, non par la conquête, mais par suite d'un appel volontaire. Voilà la source des différences que nous venons d'indiquer. En Occident, tout est provenu de la conquête: chez nous, tout provient de l'appel, de l'occupation incontestée, de l'arrangement à l'amiable.

*) L'histoire politique de la Grèce et de Rome a sous ce rapport une ressemblance frappante avec les histoires modernes. Toute l'histoire politique romaine depuis Romulus jusqu'à César n'est autre chose que la lutte des Patriciens avec les Plébéiens, qui furent placés sur le pied de l'égalité dès la dictature militaire de César. En Grèce, les mêmes rapports se manifestèrent dans la rivalité de Sparte et d'Athènes, pendant la guerre du Péloponèse, jusqu'à ce que Philippe et Alexandre vinrent y mettre fin. César et Alexandre répondent parfaitement à Napoléon et l'histoire de la révolution française n'est que la miniature sanglante de toutes les histoires occidentales. (V. mes *Aphorismes historiques*. 1833.)

Dans ces temps grossiers, sauvages, l'appel et la conquête se ressemblent fort; ils n'étaient séparés que par une ligne bien mince, mais enfin ils étaient séparés.

Voyez deux grains: ils se ressemblent presque complètement; c'est seulement à l'aide d'instruments que l'oeil peut y saisir une faible différence; mais attendez: donnez à ces semences le temps de se développer, de croître, et vous verrez que de l'une naîtra un chêne, de l'autre un palmier ou une autre plante délicate, odoriférante; et la différence imperceptible des grains se manifestera d'une manière frappante dans les fleurs et les fruits.

Il en est de même de l'histoire des états: la moindre différence dans leur principe produit dans la suite des différences énormes. Examinons maintenant les phénomènes politiques qui ont accompagné notre origine, et comparons les avec ceux que nous venons de signaler en Europe.

Les parties organiques, les éléments de l'état russe pendant la première période de sa naissance, sont:

1^o *Le souverain*. — 2^o *Le peuple*, qui se divise en trois classes: la classe supérieure (noblesse); la classe moyenne (proprement dite, industrielle, urbaine); la classe inférieure (les paysans). — 3^o *La terre*.

Nous allons parler de chacun de ces éléments en particulier.

Le souverain considéré en lui même.

Notre premier prince (Kniaz) Rurik fut appelé librement à Novgorod. Oleg fut reçu à Kiew sans opposition. Par conséquent, ni l'un ni l'autre ne purent avoir les sentiments hostiles d'un conquérant; ni l'un ni l'autre ne purent regarder leur domaine comme un butin enlevé à l'assaut, les armes à la main; ni l'un ni l'autre ne durent avoir ni ennemis intérieurs, ni rivaux extérieurs dans leurs possessions, quelques petites qu'elles fussent en comparaison des royaumes de l'Occident. Notre souverain fut un hôte paisible, appelé par ses sujets, un défenseur désiré par eux, tandis que le souverain en Occident était au commencement un intrus odieux, l'ennemi principal contre lequel le peuple cherchait vainement du secours.

Il n'y avait pas moins de différences dans les rapports de notre souverain avec les boïards, les villes et le peuple.

Ses rapports avec les boïards.

En Occident, le roi était *obligé* de ses compagnons (Herzog, duc) qui l'avaient aidé à soumettre le pays: notre prince au contraire n'avait aucune obligation à l'égard des boïards, ses parents pour la plupart, qui l'accompagnaient sans qu'il eût besoin d'eux et qui n'avaient pas l'occasion de lui rendre des services considérables et absolument nécessaires. Quand ils étaient mécontents de lui, tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était de l'abandonner.

Ses rapports avec le peuple.

Chez nous, le prince avait à faire *directement* au peuple, comme son défenseur et son juge; ce qui du reste arrivait rarement et valait au prince un tribut déterminé. — Voilà en quoi consistaient tous ses rapports avec le peuple. En Occident, le souverain était complètement isolé du peuple par ses vassaux.

Les boïards, considérés en eux-mêmes.

Chez nous les *boïards*, et en général *les chefs d'armée* avaient beaucoup moins de puissance qu'en Occident (en Gaule, en Espagne, en Italie, en Bretagne), où des tribus presque entières arrivèrent sous la conduite d'une multitude de chefs. Par conséquent ils ne formaient pas chez nous une classe à part, une caste nombreuse, un élément puissant: ils ne se trouvaient en quelque sorte qu'au premier rang dans la suite du prince, dans sa garde, parmi ses compagnons d'armes.

Rapports des boïards avec le prince.

Les chefs occidentaux se regardaient comme à peu près égaux au roi, qui sans eux ne signifiait rien, ne pouvait gouverner ses états, ne pouvait agir et encore moins leur donner des ordres. Les nôtres se trouvaient à l'entière disposition du prince; ils étaient les premiers exécuteurs de ses ordres, ses parents, ses serviteurs, ses mercenaires dont il pouvait toujours se passer. Ils dépendaient du prince, tandis qu'en Occident le prince dépendait d'eux. Les Occidentaux faisaient ce qu'ils voulaient; les nôtres, ce que leur ordonnait le prince.

Leurs rapports avec la terre.

En Occident, les seigneurs enlevèrent aux indigènes et divisèrent entre eux le pays qu'ils avaient subjugué sous la conduite de leur chef: les nôtres ne touchaient point à la terre, mais recevaient quelquefois du prince une partie de l'impôt, des revenus de telle ou telle ville. Ce don était temporaire et accordé comme une

sorte de gages, ou bien par suite d'une convention, comme prix du service. Les boïards le recevaient comme gouverneurs, comme employés, comme fermiers du prince, qui pouvait les déplacer à volonté sans en souffrir le moins du monde. Les seigneurs féodaux se dispersaient dans toute l'étendue du pays conquis; les nôtres n'avaient point de demeure fixe et vivaient dans les lieux que leur assignait le prince, mais préférablement auprès de lui et participant à ses courses guerrières et pacifiques.

Leurs rapports avec le peuple.

Les seigneurs de l'Occident ayant enlevé la terre aux habitants, et les ayant forcés de la labourer pour eux, se mirent dès le commencement avec eux sur un pied hostile: tandis que nos boïards n'ayant jamais à faire au peuple que pour l'impôt et la juridiction, vivaient en parfait accord avec lui.

Leurs rapports avec l'état.

Les seigneurs d'Occident fondèrent une quantité de petits états qui composaient un grand fonds abstrait: chez nous, il n'y avait qu'un seul petit état.

Le peuple et la terre.

La terre devint en Occident la propriété des conquérants: chez nous au contraire, elle resta, comme auparavant, le domaine commun du peuple sous l'autorité suprême (abstraite) du prince, qui ne pensait pas au peuple, parce qu'il n'avait pas besoin de lui. En Occident, le peuple vaincu et soumis fut réduit à l'esclavage; chez nous, il resta libre, comme auparavant, parce qu'il n'avait pas été subjugué. Tout le changement se réduisit à l'impôt que le peuple commença à payer au prince ou à ses employés, et qui ne le chargeait point, puisqu'il consistait en produits naturels dont le peuple ne savait que faire.

En un mot, notre peuple était mis à une légère contribution, tandis que le peuple d'Occident était condamné à une pesante corvée. La contribution et la corvée, par elles-mêmes, constituent encore maintenant une différence importante.

Les villes.

En Occident, les villes avec les restes de la civilisation et de l'organisation romaines deviennent le séjour d'une classe particulière de gens livrés à l'industrie. Nos

villes au contraire, restèrent des villages, conservèrent les mêmes habitants et les mêmes occupations, et ne reçurent le nom de villes que parce que les princes les choisissaient pour leur résidence ou pour le séjour de leurs hommes et les entouraient de fortifications. C'est pour cette raison qu'elles ne purent devenir un élément particulier de l'état. L'industrie des villes, celle au moins qui avait pour but la satisfaction des premiers besoins de ce genre, ne différait point de l'industrie des villages.

Divisions de la société politique.

Les vainqueurs et les vaincus, les conquérants et les conquis, donnèrent, en Occident, naissance à deux classes, la noblesse et les esclaves. Chez nous, il n'y eut ni victoires, ni conquêtes, aussi n'y eut-il aucune différence entre les droits des étrangers et ceux des indigènes, entre les hôtes et les propriétaires. Il n'y eut ni noblesse, ni esclavage. On n'avait à se racheter de personne; on n'avait à se cacher nulle part: il n'y eut point de villes de refuge; il n'y eut pas non plus de tiers-état.

Les habitants ne se distinguaient que par leurs occupations également accessibles à tout le monde; sous le rapport civil, politique, ils étaient égaux entre eux et devant le prince.

J'espère que le lecteur voit maintenant clairement l'origine, la série généalogique, le lien des phénomènes politiques de notre Orient et leur opposition primordiale avec l'histoire de l'Occident. Cette opposition s'est fortifiée et affermie dans le courant des deux siècles suivants qui servent de prolongement à la première phase de notre développement historique et forment avec elle un tout inséparable, contiennent un seul événement, une seule origine politique: ce que ne nous offre pas non plus l'Occident. Clovis, Guillaume le Conquérant, Alboïn et d'autres ont soumis la Gaule, l'Angleterre, la Lombardie d'un coup, avec l'intention bien ferme de s'y établir, et à l'instant ils fondèrent des états dont le contour fut tracé par eux. Une pareille entreprise exigeait de grands efforts et la conservation de la conquête en exigeait de plus grands encore; c'est là ce qui a déterminé, comme nous l'avons vu, tous les rapports politiques, toute l'histoire de l'Occident. Les états y naquirent en un moment; le nôtre mit deux siècles à naître.

Examinons maintenant les effets de cette durée sur les rapports primitifs que nous avons signalés plus haut.

Les premiers princes ne régnaient chez nous que sur la ville dans laquelle ils vivaient, ou plutôt dans laquelle ils s'arrêtaient; car ils n'avaient pas l'idée d'une résidence fixe; ils craignaient d'autant moins de rien perdre, qu'ils ne s'attachaient à rien: par conséquent, comme dès le commencement, ils n'avaient eu besoin d'aucune aide pour l'établissement, il ne leur en fallait pas non plus pour la conservation de leurs domaines. Profitant de ces circonstances favorables, ils faisaient des courses de différents côtés, et élargirent les limites de leur impôt sans penser davantage à une possession durable. Quand ils manquaient des forces nécessaires, ils soldaient une armée de leurs compatriotes. Le plus souvent ils prenaient pour but de leurs expéditions de riches voisins, par exemple la Grèce, qui les récompensait de leur peines au centuple.

De cette manière nos princes s'enrichirent peu à peu, étendirent leurs possessions, se fortifièrent et affermirent leur indépendance primitive lorsque le besoin du mouvement se calma et que l'habitude d'un long séjour prit le dessus. C'est ce qui arriva déjà sous Wladimir et Iaroslav, qui terminèrent le tracé de leurs limites et posèrent la dernière pierre du fondement, environ 200 ans après l'arrivée des Normands.

C'est ainsi que la différence primordiale entre le prince russe et le roi occidental se fixa définitivement.

La formation lente de notre état produisit un effet analogue sur nos boïards: les premières générations de notre noblesse avaient eu peu d'importance: les dernières sous Wladimir et Iaroslav n'en eurent presque aucune. Les compagnons de Rurik et d'Oleg pouvaient encore peut-être alléguer un certain droit; mais leur race fut presque complètement détruite dans les malheureuses expéditions de Swiatoslaw, et Wladimir se procura des hommes nouveaux qu'il loua dans le Nord pour sa guerre avec Iaropolk. A la fin de la guerre il choisit les uns pour servir auprès de lui, et expédia les autres en Grèce. Iaroslav fit comme lui.

Dans nos villes, les seigneurs recevaient du prince des guerriers qui les aidaient à remplir leurs fonctions; tandis que les seigneurs féodaux, ayant reçu des terres, étaient obligés de fournir au roi des soldats qui composaient à eux seuls son armée. De cette manière nos boïards étaient nécessairement dépendants du prince, et la seigneurie occidentale se trouvait définitivement écartée.

Même la suite guerrière du prince fut plusieurs fois détruite et renouvelée au milieu des guerres longues et

continuelles de cette époque, et par conséquent elle ne put jeter de profondes racines ni s'agrandir aux dépens du prince: aussi se trouvait elle, à son égard, dans une dépendance complète.

Les tribus slavonnes furent successivement soumises à l'impôt sur le même pied que les premières, restant libres, possédant la terre comme auparavant. et ne ressentant aucune haine pour leurs maîtres étrangers. Les limites de l'état s'étendirent par conséquent sans violence de la part du prince, sans la participation immédiate des boïards, sans oppression du peuple.

Le nombre des villes n'augmentait qu'en tant qu'elles devenaient le séjour des officiers du prince et des percepteurs de l'impôt.

Thierry voulant représenter par une sorte de registre l'état de la France au moment de sa fondation, cite quelques passages des lois saliques:

« Si quelque homme libre a tué un Frank ou un Barbare, ou un homme vivant sous la loi salique, il sera jugé coupable au taux de 200 sous. — Si un Romain possesseur, c'est à dire ayant des biens en propre dans le canton où il habite, a été tué, celui qui sera convaincu de l'avoir tué sera jugé coupable à 100 sous. »

« Si quelque Romain charge de liens un Frank, sans motif légitime, il sera jugé coupable à 30 sous. Mais si un Frank lie un Romain pareillement sans motif, il sera jugé coupable à 15 sous... »

Ouvrons maintenant le *Droit russe* (Rousskaïa Pravda) écrit du temps d'Iaroslav, à l'époque de la fondation définitive de notre état. Présente-t-il avec la loi salique un contraste analogue à celui que nous avons signalé dans l'origine de l'état russe et dans celle des états occidentaux? Où trouver une meilleure vérification?

« Si un homme en tue un autre, la vengeance appartient au frère ou au père, ou au fils, ou au fils du frère du défunt; s'il n'y a personne pour le venger, il faut payer pour sa tête. Si c'est un Russe, ou un officier, ou un marchand, ou un employé, ou un soldat, ou un Slavon, il faut payer 40 grivna... »

La même somme pour un Russe et pour un Slavon! Ils devaient donc avoir les mêmes droits.

Combien cette loi est contraire à la loi salique, et combien elle sert à confirmer la différence entre l'état russe et les états occidentaux. Le fondement de notre état a été l'affection; celui de l'état occidental, la haine.

Un fait surprenant pour le penseur, c'est qu'aux différences historiques sont venues se joindre des différences physiques et morales qui répondent parfaitement aux premières.

Différences physiques : l'étendue, la population, le sol, le climat, la configuration du terrain, le système des fleuves.

Différences morales : le caractère national, la religion, la civilisation.

Voyons comment ces différences ont contribué à produire identiquement les mêmes phénomènes et conséquences, que les différences historiques indiquées plus haut.

I. *L'étendue* Une contrée aussi vaste que la Russie d'Iaroslav (entre la mer Baltique, la Pologne, les monts Karpatés, les steppes de la Nouvelle Russie, le Volga et le Nord), contrée qui a plusieurs milliers de verstes de tour et qui contiendrait plusieurs fois la France, l'Angleterre, la Lombardie, l'Irlande, ne pouvait être conquise d'un coup ; la vie d'une génération n'aurait pas suffi pour traverser et retraverser cette contrée, pour la parcourir en long et en large ; à plus forte raison n'aurait-on pu la maintenir dans l'obéissance. C'est ce qui arriva. Il est vrai que les Mongols la traversèrent plus tard (dans peu de directions) ; mais les Mongols avaient une armée nombreuse, formée d'une nation presque toute entière, tandis que les Normands pouvaient seulement faire des incursions avec leurs bandes ; et il suffisait d'un tribut temporaire.

Ainsi l'étendue de notre pays rendait impossible une conquête rapide. Voici encore une autre conséquence de ce fait. Il y avait une grande quantité de terres désertes dont personne ne se souciait, ni le prince, ni les boïards, ni les indigènes. Chacun pouvait en garder autant qu'il voulait. Pourquoi les enlever, les occuper par violence ? Pourquoi faire la guerre ? C'est là une circonstance très importante à considérer.

II. Le peuple indigène (slavon) était très nombreux, et un par son origine : ce fait ne se présentait dans aucune contrée de ce temps. La Gaule, la Bretagne, l'Italie avaient été peuplées plus tôt, et avaient reçu nombre d'habitants divers. Cette unité de notre nation lui donnait de la solidité et exerçait une influence à laquelle se soumit involontairement le petit nombre des nouveaux arrivés. Les Normands furent dissouts dans la population slavonne, comme une goutte de vin dans l'eau, de sorte

qu'on ne les remarqua plus, dès qu'ils restèrent seuls par la cessation des migrations du Nord, c'est à dire après Iaroslav. Le contraire arriva en Occident ; là les conquérants prirent le dessus et imposèrent leur cachet aux indigènes ; là les Gaulois, sous les rapports connus, devinrent Francs, tandis que chez nous les Normands devinrent Slavons.

Il faut ajouter du reste que les Slavons, en absorbant les Normands, conservèrent les biens qu'ils en reçurent, c'est à dire l'organisation civile et le Christianisme.

Remarquons encore ceci. Une grande population impose toujours. Les Kniaz et particulièrement leurs officiers, se trouvant souvent avec un petit nombre d'apuis, loin de leurs demeures, au milieu de communautés très nombreuses, durent naturellement, par crainte s'abstenir de vexations superflues, quand même le prétexte ou l'occasion s'en présentait : et cette circonstance contribua au maintien du bon accord entre les étrangers et les indigènes.

III. La population n'étant pas compacte, mais séparée par des bois, des steppes, des marais, des fleuves, sans grandes routes, avec des difficultés considérables de communication, s'opposait, au 9^e siècle, à tout torrent de conquête, et même arrêta les conquérants. Il était impossible d'avancer sans examiner les lieux ; et cela exige du temps. Toutes les expéditions se faisaient par les fleuves ; les contrées situées loin des rivières, dans le fond des terres, restèrent long-temps en repos, jusqu'à ce que les princes se répandirent dans toutes les villes, d'où ils pouvaient, dans leurs instants de loisir, pousser à droite et à gauche.

IV. Une terre pauvre qui ne donne que les principaux produits naturels, qui ne satisfait que les premiers besoins, la faim et la soif, et cela au prix d'un pénible labeur, une terre qui n'offre aucun aliment au luxe, ne pouvait guère attirer des conquérants. Qu'y avait-il à prendre chez ses misérables habitants ? Aussi les Kniaz et les Boïards se hâtaient-ils d'aller chercher fortune dans d'autres lieux plus riches, à Constantinople, sur les rives de la mer Noire et de la mer Caspienne. C'est seulement lorsque les chemins furent fermés du côté du Nord et du côté de la Grèce, lorsqu'ils ne surent plus de quel côté se tourner et que d'ailleurs ils se furent habitués à ce pays, qu'ils se décidèrent à vivre sur ce sol ingrat. Il n'en fut pas de même en Occident où

les nouveaux arrivés trouvèrent un paradis terrestre en comparaison des pays qu'ils avaient quittés.

V. Un climat rude et froid obligeait les habitants à vivre dans leurs maisons, près du foyer, au sein de la famille, et à ne pas se soucier des intérêts généraux, des affaires de la cause publique; ils ne s'en mêlaient qu'à la dernière extrémité, abandonnant volontiers tout au prince et aux boiards, ce qui éloignait toute secousse et toute dissension.

VI. Une surface plane, sans montagnes, sans variété, contribuait à l'uniformité des rapports, à l'égalité civile. Partout les mêmes avantages et les mêmes inconvénients. Personne ne pouvait profiter de rien. Le seigneur n'aurait pas su où construire un château fort; il n'aurait pas trouvé de montagne inaccessible, pas même des pierres pour la construction, mais seulement une forêt combustible.

VII. *Le système des fleuves* coulant dans l'intérieur des terres, leur éloignement de toutes les mers (la mer Blanche, la mer Baltique, la mer Noire, la mer Caspienne), empêchaient les indigènes de se mettre en contact avec les autres peuples, de recevoir de nouvelles idées, de connaître des avantages et des inconvénients étrangers et de juger des leurs. Ils restaient isolés et suivirent leur propre chemin, ou plutôt ils restaient assis paisiblement chez eux, et se soumettaient sans résistance au premier venu.

Différences morales.

VIII. *Le caractère slavon.* Il n'est pas nécessaire de démontrer ici en détail que les qualités de l'homme du Nord diffèrent de celles de l'homme du Sud, de l'Occident, de l'Orient, que le sang circule plus rapidement chez l'un que chez l'autre, que chaque peuple a son caractère, ses vertus et ses vices. Les Slavons ont été et sont encore un peuple paisible, tranquille, patient. Tous les anciens historiens s'accordent à donner ce caractère aux Slavons qu'ils connaissaient, c'est à dire à ceux de l'Occident. Les nôtres possédaient et possèdent encore ces qualités au plus haut degré. C'est pour cela qu'ils ont reçu des maîtres étrangers sans la moindre résistance, qu'ils se sont montrés prêts à remplir toutes leurs exigences; qu'ils ne se sont offensés de rien, et ont toujours été contents de leur sort. Une soumission aussi absolue, un tel calme, opposés à l'irritabilité occidentale, contribuèrent naturellement à maintenir le bon accord parmi les deux peuples.

IX. *La Religion.* Les Normands païens rencontrèrent chez nous des Slavons païens, et on se laissa mutuellement en repos. Les conquérants occidentaux au contraire rencontrèrent des Chrétiens: nouvelle source de haine, qui a manqué chez nous.

Dans la suite, les Normands prirent la religion chrétienne et la propagèrent parmi les Slavons, qui, conformément à leur caractère, la reçurent sans opposition. Le contraire arriva en Occident. Chez nous, les étrangers communiquèrent la religion aux indigènes: là, au contraire, ce furent les indigènes qui la communiquèrent aux étrangers.

De plus, nous avons reçu la religion orientale, opposée sur beaucoup de points à l'occidentale. En Occident, le Christianisme est venu de Rome: chez nous, de Constantinople. Ce n'est pas le lieu ici de montrer toutes les différences qui existent entre les deux églises: nous nous bornerons à celles qui répondent aux différences politiques indiquées plus haut. Le Catholicisme occidental tend plus vers l'extérieur: l'oriental se recueille dans l'intérieur. Chez eux la propagande: chez nous la conservation: chez eux le mouvement; chez nous le repos: chez eux l'inquisition; chez nous la tolérance. Agissant au dehors, l'église occidentale se trouva nécessairement en contact avec le pouvoir temporel, et obtint à la longue la prépondérance sur lui; la nôtre au contraire, se recueillant dans l'intérieur, a laissé le pouvoir temporel agir comme bon lui semblait.

X. *La civilisation.* Les peuples occidentaux, lorsqu'ils furent envahis par la conquête, possédaient déjà la civilisation politique et intellectuelle: il ne leur manquait que la civilisation religieuse, dont nous venons de parler. Combien il dut leur en coûter de sacrifier ces trésors aux barbares! Chez nous au contraire, il n'y avait point d'organisation politique, il n'y avait que celle de la famille, de l'intérieur, à laquelle les étrangers ne touchèrent point. La nouvelle organisation politique se greffa chez nous sur un arbre jeune, sauvage: là, sur un tronc pourri. Leur édifice a été construit sur des ruines: le nôtre sur un terrain vierge. Nous avons reçu notre civilisation politique des étrangers: les peuples de l'Occident ont imposé la leur à leurs conquérants.

On voit par là quelles nombreuses différences présente la fondation de l'état russe, comparée à la fondation des états occidentaux. Il serait difficile de dire quelles sont les plus fortes, les différences historiques, physiques ou morales. Combien elles ont donc dû avoir de puissance, agissant ensemble, se fortifiant réciproquement, tendant vers un même but ! Ces différences se sont développées dans la suite et ont fait de l'histoire russe, malgré la ressemblance générale (de famille), malgré l'identité du but, l'opposé le plus complet de l'histoire de l'Occident.

Voilà ce qu'il faut toujours se rappeler, quand on veut juger l'histoire russe dans une période quelconque, quand on veut prononcer sur ses événements, juger sa valeur et ses défauts, blâmer ou louer les personnes, exprimer des espérances ou des craintes pour l'avenir. Si non, nous nous exposons à tomber dans les fautes les plus grossières, par exemple à chercher des fruits qui n'ont pas été semés, et à ne pas en remarquer d'autres plus précieux, parce qu'on ne les trouve point

ailleurs. Pour expliquer ma pensée, voici une comparaison bien simple. Si nous abandonnions la culture du seigle qui nous nourrit, pour semer partout le maïs dont on nous vanterait la douceur et le goût, serait-ce bien agir ? Nous serions bientôt morts de faim, parce que le maïs ne suffirait pas à notre population, quand même on songerait à construire partout des serres chaudes.

Les événements historiques ne sont pas aussi visibles, aussi palpables que les produits naturels ; et il faut souvent beaucoup de temps et bien des efforts, jusqu'à ce que le regard étonné puisse saisir toute l'importance interne de tel ou tel fait. Mais on peut dire hardiment, à n'en juger que par le principe que nous venons d'examiner, que si l'on veut appliquer l'échelle de l'Occident à la vie historique russe, nous devons renoncer à notre existence passée, c'est à dire à notre histoire (ce que font d'ailleurs plusieurs d'entre nous) ; et nous devons admettre l'absurde conclusion que la Russie actuelle est sortie *de rien*. Non, l'Occident ne saurait être l'Orient, et le soleil ne peut se coucher là où il se lève.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 13 (25) FÉVRIER 1846.

Rapports.

M. Brosset annonce à la Classe qu'il a comparé avec son rapport la révision de la Grammaire arménienne de M. Béroïev, et qu'il a trouvé effectués, pour la plupart, les changements indiqués dans ce rapport, en ce qui concerne la partie technique. Quant aux autres modifications voulues par M. Brosset, si les idées systématiques de l'auteur ne lui ont pas permis de les adopter, du moins ces sortes de dissidences ne constituent pas de défaut réel et ne peuvent point empêcher M. Brosset de recommander l'impression des *Начальныя основанія Гайканскаго языка*.

Communications.

M. Dorn annonce à la Classe que le Musée asiatique doit à l'obligeance de M. Frähn seize monnaies orientales propres à

compléter les suites que ce Musée possède déjà. M. Dorn en donne, dans un rapport, une spécification succincte. Elles sont rendues à cet académicien pour être déposées au Musée et son rapport sera publié dans le Bulletin.

Ouvrages offerts.

M. Böhrlingk présente, comme partie achevée d'un travail dont il s'occupe au Musée asiatique : *Verzeichniss der auf Indien bezüglichen Handschriften und Holzdrucke im asiatischen Museum der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in St.-Petersburg*. Ce manuscrit sera déposé au Musée.

M. le professeur Hickel d'Iéna adresse à l'Académie la première livraison d'un ouvrage qu'il publie sous le titre ; *Handbuch der Morgenländischen Münzkunde*. Leipz. 1845. 4. Cet ouvrage passe au Musée asiatique et l'auteur en sera remercié.

Emis le 14 septembre 1846.